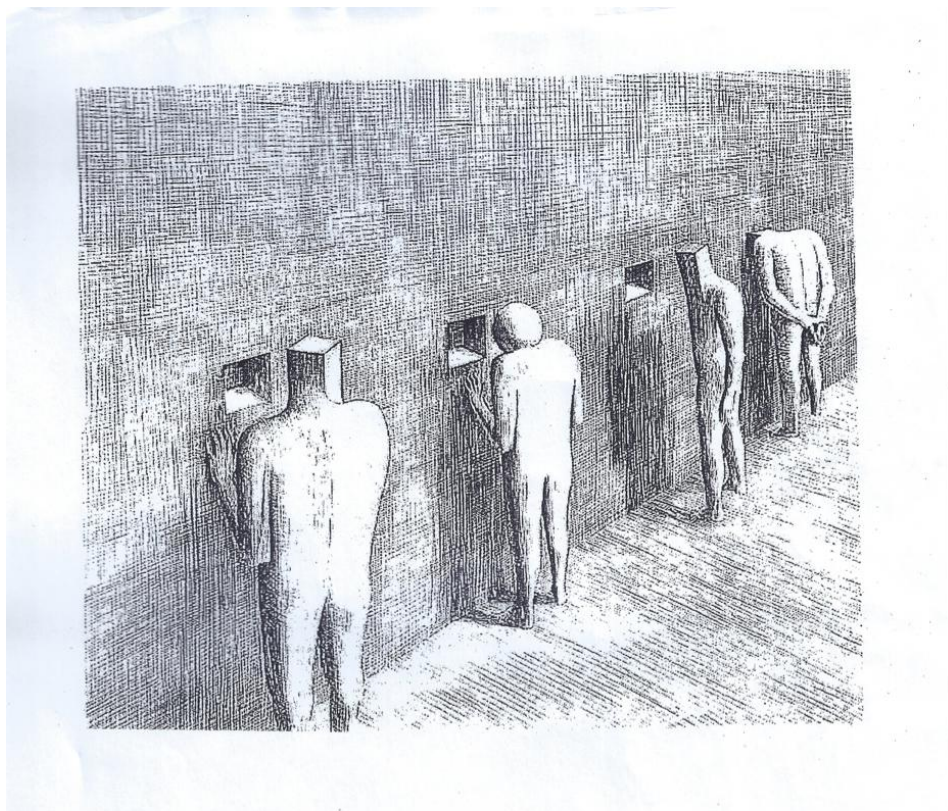


Ateliers I et II – Récit et Image

Toutes les situations ou presque permettent de se lancer dans un récit ou un roman, l'observation d'une scène, d'un paysage, la lecture d'un fait-divers, la découverte d'un objet, d'un document, etc. On peut aussi écrire à partir d'une image : dessin, tableau, photographie.

I – Écrire avec le support d'un dessin.

Un dessin de presse de Cardon a servi de départ à un récit pouvant être conduit selon plusieurs points de vue de narration.



La Procédure

Cela fait des années que je suis geôlier à la Prison de la Procédure. C'est un travail bien payé, un peu répétitif, mais je ne me pose pas de questions, c'est interdit par le Règlement ! Je fais équipe avec Marcel, un brave gars, bien content comme moi de toucher une paie chaque mois pour nourrir sa famille. Tous les matins, nous commençons à cinq heures. Nous devons tout d'abord réceptionner les nouveaux entrants du jour, puis les inviter à poser tous leurs vêtements au vestiaire...

Ce matin, les gardes ont amené, comme tous les jours, quatre individus : trois hommes et une femme. J'ai l'impression qu'ils ne se connaissent pas. Ils ont dû être pris cette nuit, au hasard, dans une rue de Paris. Ils sont calmes, comme tous les autres. D'ailleurs, s'il y avait des récalcitrants, nous avons le droit de faire usage de nos armes,

mais, en dix ans de métier, cela ne m'est jamais arrivé. Tous ceux qui sont pris sont mis au courant de la Procédure, alors, pas de problème, c'est un jour comme les autres, la routine, quoi !

Une fois qu'ils sont nus, nous les conduisons dans l'immense salle des Quatre Cases. Les quatre petites niches en forme de cube de vingt-six centimètres d'arête, espacées de deux mètres dix-huit, les attendent dans la paroi de ciment grisâtre, alignées à cent cinquante-deux centimètres du sol. Nous enfermons nos quatre nouveaux cobayes. Nous sommes tenus de les surveiller par le judas de la porte de gauche. C'est facile pour nous, la salle est bien éclairée : les quatre grands néons installés sur le mur opposé projettent leur lumière froide sur le sol et jusqu'au fond des quatre Cases. Ce matin, les quatre prisonniers sont tous des Blancs et leur dos éclairé se détache sur le mur gris devant eux. Ils savent ce qu'ils ont à faire, chacun se dirige calmement, en silence, devant une case. Le quatrième, le plus éloigné de la porte où nous sommes, a tout de suite placé sa tête carrée dans la Case. Il est grand, il doit incliner le cou pour prendre la bonne position, il croise les mains derrière le dos et il attend. Les minuscules haut-parleurs installés de chaque côté de sa Case vont bientôt diffuser la Bonne Parole dans ses oreilles, il ne bouge pas, il semble être bien installé, sa tête, conforme aux dimensions standard, s'encastre parfaitement. S'il garde cette attitude, peut-être pourra-t-il bientôt, comme Marcel et moi-même, rejoindre l'effectif des geôliers ? C'est ainsi que nous avons commencé, je me souviens, déjà dix ans pour moi...

Mais que se passe-t-il ? Il semblerait que les trois autres prisonniers puissent poser quelque problème, nous venons juste d'en prendre conscience : au moment de mettre leur tête carrée bien formatée dans la case qui leur est destinée, les deux hommes se sont arrêtés pour regarder la femme, placée entre eux deux. Comment va-t-elle faire pour loger son étrange tête sphérique dans le cube évidé face à elle ? Elle ne pourra jamais le faire entrer dans sa Case... Et d'où tient-elle cette curieuse tête toute ronde ? Il y a des années que plus personne n'en a vu une semblable ! De nos jours, tous les humanoïdes, mâles ou femelles, blancs, noirs, asiatiques, tous ont une tête carrée, formatée pour épouser le contour des Cases !

Le premier individu hésite encore, il observe, commence à se poser des questions : c'est très ennuyeux pour nous, les geôliers.

Et voilà maintenant que le troisième se retourne complètement vers la femme à tête de boule, il va lui adresser la parole ! C'est une catastrophe, il faut vite que nous en informions notre hiérarchie !

« Vite, Marcel, appuie sur le bouton rouge pour sonner l'alarme avant que la catastrophe ne s'amplifie !... ».

Marie-Thérèse Laborde

* * * *

Au pied du mur

On plaça les quatre nouveaux devant le mur. C'était ici, au pied du mur, que l'on évaluait si les gens qui allaient nous servir en seraient capables. Pour savoir si nos futurs esclaves convenaient, on mettait au préalable leur tête dans des encoches taillées à même le mur. Suivant la tâche qui leur était dévolue, cette encoche prenait différentes formes géométriques. Il y en avait trois sortes et c'est à cela que l'on différençait les tendances des différentes personnes, suivant que leur tête rentrait ou pas dans les différents moules. D'abord, on faisait passer tout le monde devant le mur comportant des moules en forme pyramidale car c'était le plus important. Ceux dont la tête s'insérait parfaitement dans le moule étaient destinés à être les futurs gardes de nos intérêts. Ceux-là étaient une minorité par rapport à la masse qui était testée et c'est comme cela que l'on pouvait trier les meilleurs.

Ceux qui n'avaient pas une tête en forme pyramidale étaient emmenés devant un autre mur, celui des esclaves qui étaient tout autant dignes d'attention car c'est eux qui assuraient la production de nos besoins. Les encoches de ce mur-là étaient carrées. C'était le moule dans lequel s'insérait facilement la tête du plus grand nombre. On leur donnait ensuite une tâche à faire et puisque leur tête s'était insérée dans la forme voulue on savait qu'ils obéiraient sans rechigner et qu'ils seraient heureux de nous servir. Mais il arrivait parfois que la tête de certaines personnes ne s'insérait ni dans le moule pyramidal, ni dans le moule carré. Et ça c'était un problème. Car ces gens-là ne nous étaient d'aucune utilité. Pire encore, certains étaient même néfastes à nos projets à cause de la forme de leur tête. Ceux à la tête ronde étaient simplement inutilisables. On se contentait de les délaisser, de ne leur accorder aucune place et leurs congénères faisaient le reste. Le plus drôle, c'était de regarder s'entretuer ceux qui convenaient et ceux qui ne convenaient pas, car on leur avait appris ce qu'il convenait d'être ou pas. Mais le réel problème était ceux à la tête de forme conique. Ceux-là, on ne pouvait les laisser vivre librement car d'un côté ils ne servaient à rien et de l'autre ils remettaient toujours tout en question et ne voulaient pas nous servir. Ils détruisaient nos plans et transformaient les têtes carrées en têtes coniques, à leur image ...

Emy Robert

* * * *

La différence

Je suis sorti de la cellule avec les autres ; je me suis approché du mur mais je ne pourrai pas aller plus loin. Je pose mes mains sur ce mur, à la fois pour me rassurer en touchant quelque chose et m'empêcher de poser ma tête dans ce trou comme un cube en face de moi. Pourquoi un cube alors que ma tête est ronde ? Elle n'y rentrerait pas d'ailleurs. Pourquoi avons-nous tous le même cube ? Comment mes camarades ont-ils fait pour avoir une tête en forme de cube ? Je ne sais pas ce que je fais là.

Tout dans cette cour murée m'inquiète ; là-haut le gardien va bien voir que je n'avance plus ; déjà mes deux voisins se sont arrêtés eux aussi et me regardent ; je ne peux pas voir sur leur visage s'ils s'étonnent, m'enjoignent d'y aller ou ont pitié de moi. Pour moi ils n'ont pas de visage, ou ils n'en ont qu'un, le même, inexpressif ; le suivant un peu plus loin a déjà pris la position demandée. On ne voit plus sa tête ; elle est dans le mur. Moi je ne peux pas ; je ne veux pas leur ressembler.

Si nous sommes une équipe et que ma part de l'œuvre c'est de poser ma tête dans le mur je mets tout le monde en retard alors que ce n'est pas ce que je cherche. Mais je ne peux pas m'adapter ; il aurait fallu m'écarter ou m'éliminer avant.

Ça ne servirait à rien de prendre mes jambes à mon cou alors j'attends. Jusqu'à ce qu'ils comprennent que je suis différent.

Bernard Lefebvre

Expérience humaine n°1

W, X, Y et Z je vous parle de très loin. Ne cherchez pas à me voir. Je suis votre maître. Vous n'avez plus vos vêtements mais la lumière des projecteurs va vous réchauffer.

Seule ma voix va vous guider.

À vous de suivre les directives.

- Qu'est-ce que tu en penses André ? Ils sont prêts à ton avis ?
- Je pense que oui Patrick. On va bien voir !

Vous n'êtes plus rien, rien, strictement rien.

Vous avez perdu toute identité dans cet univers carcéral où il n'y a ni nourriture ni boisson.

- Regarde, une sensation de claustrophobie commence à s'emparer d'eux dans ce monde froid et lisse.
- Oui. Ils sont hagards devant l'incompréhension et l'impuissance.

Vous pouvez remarquer, dans le mur du fond, des trous aux formes spécifiques, faits à votre image, celle que, moi, je vous ai donnée. Utilisez-les !

- Z n'a aucune réaction ! Incroyable ! son esprit est complètement anesthésié ! Il n'a plus une once de réflexion !
- C'est terrible ! il va droit dans le mur, tête en avant !
- De deux choses l'une : soit il ne veut plus ; soit il ne peut plus.
- D'accord mais le résultat est le même : soumission volontaire ou pas il s'est de surcroît dissocié des autres.
- Fatalisme, faiblesse, indifférence...un peu de tout peut-être. J'ai l'impression que même la mort, à l'issue, pourquoi pas ! Il attend, mains croisées dans le dos.

W, X et Y, qu'attendez-vous ?

- Tu as vu ? Ils ne foncent pas tête baissée. Ils ont marqué une halte au pied du mur avec semble-t-il un questionnement ou, tout au moins, l'espoir d'une quelconque possibilité d'ouverture sur un ailleurs.
- Ça y est ! l'anomalie leur saute aux yeux !
- Oui ! je vois bien ! X lui-même se rend compte de sa différence !
- En tous cas, quoi qu'il fasse, il ne peut pas rentrer dans le moule !

Le temps s'écoule. Agissez !

- Tu crois qu'ils vont poursuivre l'acceptation de leur endoctrinement et laisser de côté celui qui est différent ?
- Je ne sais pas. Je ne vois que leurs têtes tournées vers X, cet inconnu qui trouble leur uniformité.
- Il n'y a pas cinquante solutions : soit ils le méprisent et vont plonger dans le mur qui les attend ; soit ils essaient d'en faire un des leurs en le transformant. Au pire, ils peuvent tenter de le détruire.
- Oui, je suis assez d'accord mais tu as omis une autre éventualité. Il se pourrait peut-être que ce soit X qui opère un retournement de situation en leur faisant comprendre que tout n'est pas carré, que les angles peuvent être arrondis et qu'il doit être accepté tel qu'il est.
- Si cela se passe ainsi, ce sera aussi le signe d'un retour à leur autonomie de pensée et d'action.
- On va bien voir !

Françoise Cartron

* * * *

La prise de tête

En observant, par caméra interposée, l'activité de mes sujets, il me semblait que nous étions en huit clos, devant le mur des lamentations.

Planté là, l'un se lamentait sur son compte « rouge ». Le second s'interrogeait sur son devenir. Le troisième s'étonnait de son indistinction avec autrui. Le quatrième avait la tête — quelle tête ? — dans le guidon. L'ensemble paraissait homogène sur un point : ils avaient plus ou moins la tête au carré. Quelque chose les avait menés là, las de presque tout.

Tous différenciés il y a un certain temps, ils étaient alors partants, tout feu tout flamme ! Aujourd'hui sans visages, ils ne pouvaient voir au bout de leur nez. Presque robotisés, opprimés, pressés, ils allaient déchiffrer cet espace qui devait leur appartenir. Y parviendraient-ils ? Dans ce confinement et cette rigueur allaient-ils s'ouvrir à d'autres horizons ? Ces plaques numériques allaient-elles œuvrer pour un meilleur de l'espace, de leur vie, de leurs interrogations ?

Là était le paradoxe, ce que je voyais n'était plus que survivance, escapade. Étaient-ils donc tous devenus chiffrés, sans identité réelle, sans âme ?

Tête de plomb, tête de bois, tête de nœud de bois. Têtes mises en capsule, en orbite, en boulets de canon.

L'individu à tête ronde était observé par deux de ses comparses. Cette tête ronde était-elle pleine ... de bonnes intentions ? Je m'identifiais à lui, encore, presque humain. Pourquoi ? Je n'en savais pas encore suffisamment sur lui ou elle, ni sur moi-même. Je ne souhaitais que partir au delà.

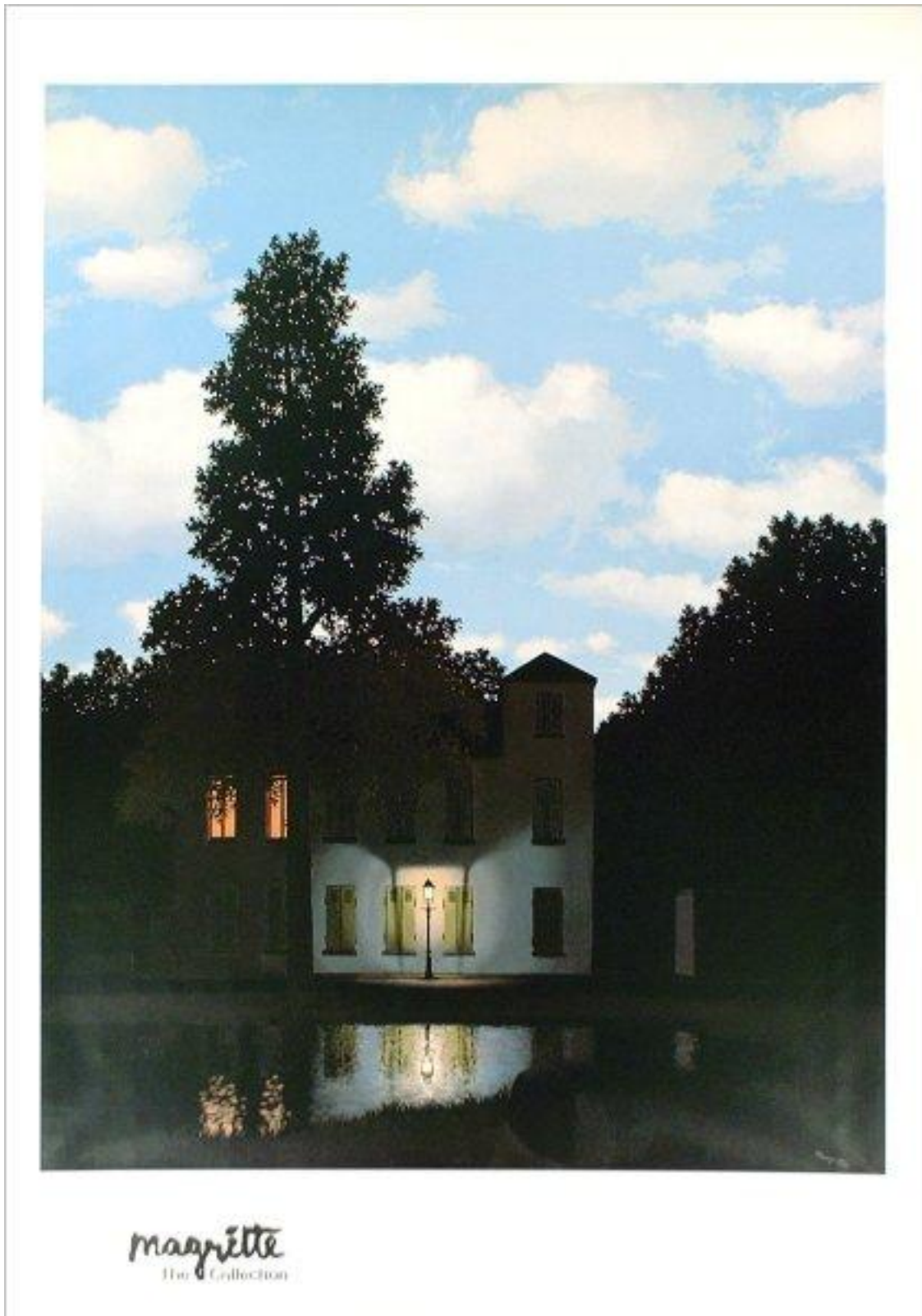
J'espère ne pas être d'astreinte le jour J, ainsi j'observerai le spectacle de la lumière, des étincelles, du feu, de la fusion et de l'extinction du charnier en cendres. Il ne restera d'eux que poussière...

Marie-Christine Perrot

* * * *

II – *Le thème de la fenêtre en peinture.*

Le récit devait s'appuyer sur le tableau de Magritte, *L'Empire des lumières*, la fenêtre éclairée ayant un rôle central dans le canevas de l'histoire.



Le rendez-vous

La pluie a cessé depuis un moment déjà, laissant une grande flaque d'eau devant chez toi. Le soir tombe ; je me suis caché dans une encoignure de la maison d'en face. Quand tu paraîtras, l'obscurité se sera installée ; je m'éclipserai vers notre rendez-vous ; tu vas sortir par le grand portail au pied de la tour ; tu ne me verras pas, je serai discret ; la lumière du lampadaire devant ta maison rendra ma cachette plus obscure à tes yeux et t'éblouira trop pour que tu décèles le mouvement de mon ombre.

Ta maison, je la connais la journée ; je passe régulièrement devant, sans trop ralentir pour éviter d'être remarqué mais suffisamment doucement pour me donner une chance de t'entrevoir derrière les fenêtres. Je l'ai assez observée, ta maison, pour savoir que ta chambre est au deuxième étage de la tour ; lui, il doit être dans une des deux pièces maintenant allumées ; comme on dit qu'il ne quitte quasiment jamais sa chambre, j'en déduis que vous ne dormez pas ensemble.

Quel usage as-tu des pièces d'en bas ? On dit que vous avez ramené beaucoup d'objets de vos voyages lointains. Ils doivent être là. Aurais-je un jour le droit d'aller les voir ? Moi aussi j'ai couru le monde, j'ai vécu.

Dans une des pièces allumées, tu es avec lui ; je me demande quel alibi ou subterfuge tu as pu inventer pour pouvoir sortir et me retrouver. Quel compromis, quel marchandage es-tu en train d'élaborer ? Je sais que ce soir tu auras une limite d'heure et je t'aiderai à la respecter.

Mais, là, je n'ai pas de hâte ; je regarde les arbres autour de ton monde, tout m'incite à profiter du moment et de l'attente. La pénombre est un complice sûr. Tout est calme.

C'est lorsque tu me rejoindras tout à l'heure sur la place que mon cœur se mettra à battre !

Bernard Lefebvre

* * * *

Cache-cœur

Le premier qui arrive au lampadaire a gagné !

Si je remonte le temps, c'est bien ce jour-là que tout a commencé.

Les grandes vacances ! Je retrouvais, chaque année, mes cousins et cousines, dans la grande maison familiale où résidaient mes grands-parents.

Dans les doux après-midi de juillet, nos petits voisins venaient souvent partager nos jeux et nos goûters. De la grande bâtisse aux fenêtres ouvertes sur le plan d'eau, où batifolaient toujours quelques canards espiègles, s'échappaient les délicieuses odeurs des pâtisseries que ma grand-mère confectionnait tandis que nous jouions dans le parc. Ce vaste espace boisé laissait libre court à notre imagination mais les parties de cache-cache avaient de loin notre préférence sous l'œil imperturbable du grand if qui, tel un phare majestueux, veillait à nous servir de repère.

Ce jour-là, alors que nous avions entamé un jeu débridé de chat perché, le ciel, jusqu'alors clair et serein, s'était tout à coup couvert de nuages de plus en plus menaçants. L'air était devenu lourd et les premières gouttes annonciatrices d'un orage commençaient à sautiller sur et autour de nous. Il ne nous restait plus qu'à battre campagne pour nous mettre à l'abri.

Dans la noirceur ambiante, mon grand-père avait allumé le lampadaire qui éclairait les fenêtres du rez-de-chaussée et le chemin d'accès à la porte d'entrée de la maison. Notre course folle s'échoua sur lui et je pus, la première, y poser fièrement ma main, heureuse, bien que trempée, d'avoir remporté l'épreuve. C'est alors que je sentis une autre main se poser sur la mienne. C'était celle de Philippe, notre plus proche voisin. Je ne sais qui de l'éclair scintillant dans le ciel, du roulement des tambours célestes ou de la douce chaleur entrée subrepticement dans mon cœur me chamboula le plus mais je sus que plus rien désormais ne serait tout à fait comme avant.

Ma grand-mère nous attendait avec force serviettes éponges et couvertures chaudes et, une fois séchés, nous nous assîmes autour de la grande table. Il n'était pas encore très tard et, le goûter une fois savouré, il fallait occuper tout ce petit monde jusqu'au soir. C'est alors que mon grand-

père eut une idée : « vous allez reproduire cette maison dans laquelle nous sommes tous réunis et lui donner vie ». Il nous distribua de grandes feuilles pliées en deux. Sur la première page, nous fîmes tout d'abord, avec application, le dessin de la maison avec portes et fenêtres. Il nous demanda ensuite de découper ces ouvertures et de créer sur la deuxième page ainsi découverte, les personnages et les décors réels ou imaginaires que nous souhaitions y voir. De cette façon, en ouvrant et fermant les volets, nous devenions à la fois créateurs et spectateurs de tout ce qui se passait à l'intérieur. A travers les sujets choisis, chacun de nous put ainsi exprimer ce qu'il aimait, ce qu'il vivait ou rêvait de vivre et ce fut un délicieux voyage à l'intérieur et l'extérieur de nous-même.

La foudre s'abattit tout à coup non loin de la maison qui se trouva alors plongée dans un noir absolu. Fort heureusement, grand-mère avait sa réserve de bougies et autres chandeliers et ce nouvel éclairage apporta une dimension presque magique à nos œuvres éphémères. C'est ce moment que choisit Philippe pour positionner une bougie derrière la maison qu'il avait fabriquée, juste au niveau des deux fenêtres de ma chambre au premier étage, et, dans cette douce lueur orangée, je découvris le cœur qu'il avait dessiné.

Ce soir, il ne va pas tarder à arriver. Comme d'habitude lorsque nous revenons dans ces lieux de notre enfance, j'ai éteint toutes les lumières de la maison excepté le lampadaire extérieur, j'ai fermé les volets exceptés ceux de ma chambre et, avec trois bougies, j'ai recréé le décor d'autrefois excepté le cœur puisque c'est ensemble que depuis nous l'avons dessiné.

Françoise Cartron

* * * *

GRENOUILLETTE et GRENOUILLON se marient cette semaine...

Tapie dans les hautes herbes froides de la berge, les pattes écartées, la bouche vaste et riieuse, Grenouillette attend son homme. Il ne devrait pas tarder, son beau Grenouillon.

Lorsque les volets du premier étage de la vieille bâtisse seront refermés sur le sommeil des hommes, il apparaîtra. C'est le signal. Il saura vite la retrouver dans l'ombre ; guidé par l'amour, il la repèrera sans hésiter derrière les roseaux souples. La nuit sera plus noire, l'étang du vieux baron plus sombre. Seul le réverbère, gardien de la belle demeure, illuminera l'onde scintillante.

Grenouillette frissonne d'excitation et d'espérance.

Au signal, ils plongeront de concert, elle et son prince, juste dans le reflet, pile dans le bec de gaz. Suivre le rituel et vivre éternellement son amour ; refaire chaque soir de sa petite vie de grenouille le plongeon de l'amour dans la lumière dorée, avec son galant ravi et gavé.

Soudain une ombre inquiétante passe sur son front.

Pourvu que jamais personne n'ait la mauvaise idée de nettoyer l'étang de Monsieur le Maire ! Les hommes ont parfois des idées, comment vous dire..., pas toujours éclairées. Ils voient souvent par le petit bout de la lorgnette ; regard rétréci des choses, du temps et de l'espace.

— Grenouillette, se dit-elle, ne pense pas à demain.

Un petit ploc...

— Grenouillon, c'est toi ?

Un énorme baiser claque dans les roseaux, et un énorme plouf nuptial retentit dans la nuit enfin là...

Isabelle Bernède

* * * *

Que la lumière soit

Intrigué par les histoires qu'on avait bien voulu lui raconter, Jules s'avancait à la tombée de la nuit vers cet ancien manoir. Des histoires de fantômes, il en avait entendu, mais ici, à deux pas de chez lui, l'aubaine était trop alléchante !

Les pas retrouvés sur le sol, au bord de l'étang, menaient les investigations vers des chaussures de marche d'une personne d'environ 80 kg et de pointure 42. Les traces reflétaient un pas alerte. Pour le moment, peu d'informations étaient diffusées. Le parc était gigantesque, les arbres maintes fois centenaires entouraient la propriété privée. L'ancien manoir, reconverti au fil du temps, avait gardé un charme fou. Fou comme certains des propriétaires ou visiteurs qui avaient émis des hypothèses étonnantes.

Certains avaient signalé des présences discrètes, d'autres avaient clairement indiqué d'insupportables bruits, comme des déménagements de mobilier. Les déclarations convergeaient. À partir de minuit et cela durant environ 4 à 5 heures, il se passait des phénomènes bizarres et incompréhensibles. On savait que le bois travaillait dans les anciennes demeures, mais de là à entendre distinctement le souffle du vent dans la penderie, cela en était trop.

Afin d'atténuer des esprits revenchards, l'immense pièce restait depuis quelques temps éclairée durant la nuit. Est-ce que l'espace-temps, tant prisé, pouvait être renversé par l'intervention humaine ? Jules, qui ne cessait d'y penser, pouvait-il intervenir directement pour en apprendre davantage ? Il voulait discerner, comparer. Il se demandait si les manifestations dont le personnel et quelques visiteurs avaient parlé étaient vérifiables, de quelle manière ?

Jules voulait voyager dans le temps, dans l'histoire de cet endroit. C'était une des raisons pour lesquelles il avait osé franchir ardemment la clôture, ce qui avait alarmé les habitants des lieux mais Jules voulait savoir. Y avait-il eu un pendu dans la penderie ? Demain, il serait convié au commissariat pour parler des indices recueillis dans cette pièce si mystérieuse. Demain, il serait « associé » à l'affaire, ce qui l'intéressait.

Le lendemain, les empreintes des pas avaient été analysées en une heure. En attendant son arrivée, au commissariat l'ambiance était électrique. Les traces ne provenaient pas d'un éventuel « revenant », mais bien des pas de Jules...

Marie-Christine Perrot

* * * *

Le grand hêtre

Je marche depuis ce matin, depuis ce moment où la porte de la prison s'est ouverte devant moi. Je marche, ivre de ma liberté retrouvée, ivre de fatigue aussi, le corps tout entier tendu vers le but ultime dont les contours commencent à se dessiner dans le clair-obscur du soleil qui vient de disparaître derrière les grands arbres du parc.

Les voilà, ces murs au crépi gris, ces volets de bois, tous fermés, ce portail de fer forgé, qui ont tant hanté mes pensées depuis dix ans. Je m'arrête et mon regard quitte la bâtisse, insensiblement attiré vers le haut, escaladant les branches et les ramures du géant qui se dresse là dans toute sa vigueur, le hêtre planté par mon père le jour de ma naissance devant la fenêtre de ce qui fut ma chambre d'enfant, d'adolescent et de jeune adulte, jusqu'à ce jour fatidique où tout a basculé... Comme il a grandi, mon arbre, comme je me sens petit, rabougri, trempé et sale devant son ombre gigantesque ! Je me souviens, lorsque je suis parti, son faite atteignait juste le haut des fenêtres du premier et ce soir, il tutoie les nuages dans le ciel encore bleu du crépuscule !

Mes pas me guident à présent vers le bord de l'étang. L'eau noire est ridée par un souffle de vent froid. Je frissonne sous mon blouson encore humide de l'averse de midi. Sous mes pieds, la terre du sentier, spongieuse, glissante, m'oblige à avancer avec précaution. Autour de moi, tout est silencieux, figé, même les grenouilles semblent absentes. Elles étaient si bruyantes, pourtant, autrefois !

Soudain, je m'arrête, aux aguets : un réverbère vient de s'allumer devant les volets de la cuisine : il a dû être installé là depuis mon départ car il ne fait pas partie de mes souvenirs... Sa lumière blafarde se reflète sur les vaguelettes de l'étang. Un avantage pour moi : je vois mieux maintenant où se posent mes pieds. Mais un inconvénient aussi : je vais être repéré ! - car je m'aperçois à l'instant que les volets de la maison ne sont pas tous fermés : deux fenêtres sont éclairées au premier étage, je ne les avais pas encore remarquées, dissimulées qu'elles étaient derrière le feuillage épais du hêtre ! Qui se cache derrière ? Est-ce Pauline, ma tendre petite sœur ? Non, ce serait improbable... Voilà deux ans qu'elle m'a laissé sans nouvelles, depuis sa dernière visite au parloir où elle m'avait annoncé son départ pour Paris juste après la mort de nos parents dans cet horrible accident de voiture. Elle était partie sans me laisser d'adresse, sans se retourner... Ce jour-là, j'avais senti que sa rancœur était intacte, qu'elle ne m'avait pas pardonné mes erreurs de jeunesse et la situation où m'avaient conduit mes mauvaises fréquentations...

Une ombre passe derrière la fenêtre éclairée... Si c'était elle, malgré tout ? Il est temps à présent de faire preuve d'un minimum de lucidité ! Ce matin, je n'ai pas réfléchi une seconde sur la destination à prendre... Comme un automate, je me suis laissé guider par mes souvenirs, ceux de nos jeux d'enfants dans le grand parc, de nos courses poursuites, de nos parties de cache-cache derrière les arbustes. Maintenant, au fil de mes pas de plus en plus hésitants, je me sens envahi par le doute : qui vais-je trouver ici ? Une deuxième ombre vient de glisser à nouveau dans la lumière de la fenêtre, plus grande semble-t-il... un homme ? Pauline aurait un compagnon ? De toute façon, je n'avais pas de clé pour entrer, dans le cas où la maison aurait été inhabitée, alors qu'espérais-je ? Un sentiment de révolte m'envahit, mais c'est MA maison ! Qui occupe ainsi la place qui aurait dû toujours être la mienne ? Il faut que j'en aie le cœur net, les dés sont jetés !

Je contourne l'étang et traverse rapidement la zone éclairée. Je me réfugie dans la zone d'ombre protectrice sur le côté de la maison, et me dirige résolument vers le portail d'entrée. Il est fermé à clé. Mes yeux s'habituent à l'obscurité : je distingue la sonnette sur le côté et juste à côté la boîte à lettres, avec une petite étiquette de plastique jaune : « Nicole et Alex Maudy ». Je reste cloué sur place par la surprise, contemplant stupidement ces quelques lettres. Alex Maudy ! Ce ne peut être que lui ! Maudit soit cet Alex ! Combien de fois le jeu de mots m'est passé par la tête ces dix dernières années ! Alex Maudy, mon comparse du casse de la banque ! Ah, il avait bien su tirer son épingle du jeu, grâce à son

père avocat ! Il avait bien renversé les rôles et m'avait fait porter le chapeau de la plus belle des manières ; les larmes de mes parents n'y avaient pu rien changer : il n'avait pris que deux ans, lui, pour simple complicité... Et ce serait lui et cette Nicole, sa femme sans doute, qui occuperaient la maison, MA maison ! La colère m'envahit. Sans plus réfléchir, j'appuie comme un forcené sur la sonnette.

La fenêtre s'ouvre à l'étage et apparaît le buste d'une femme assez jeune, à la chevelure rousse, frisée, que je ne connais pas.

— « Je suis bien chez Pauline Leclerc, elle n'est pas là ?, dis-je sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche.

— Oui, c'est bien la propriétaire de la maison ; nous, nous sommes ses locataires... Mais, mon pauvre monsieur, vous ne savez pas... Mademoiselle Leclerc est portée disparue dans l'accident de l'avion d'hier, vous avez entendu aux infos, celui qui s'est crashé au-dessus de l'Atlantique ? »

Je suis incapable de prononcer un mot, anéanti. J'entends à peine la femme me poser des questions successives. C'est une voix masculine, que je reconnais aussitôt, arrivée de l'intérieur de la maison, qui me fait sortir de ma torpeur ! « Qu'est-ce que c'est, Nicole ? Il y a un problème ? » Je profite du bref moment où elle se retourne vers son compagnon pour m'enfuir d'un bond et me retrouver dans l'ombre propice du bord de l'étang... A bout de souffle, je me laisse tomber dans l'herbe et demeure longtemps immobile, inerte, l'esprit vide, contemplant les eaux noires scintillantes devant moi... Puis les pensées s'ordonnent une à une dans mon esprit. Me voilà à présent seul au monde, plus de famille, pas d'amis... Comme ce serait facile de se laisser glisser dans ce miroir d'eau sombre et lumineux à la fois... Devant moi, les volets de la maison viennent de se refermer...

Mais à nouveau, mon regard est aimanté vers la cime du hêtre, de Mon Hêtre. Une bouffée de colère renaît peu à peu dans mon esprit : non, ce serait trop fort, je ne peux pas laisser MON arbre et MA maison à ce maudit Alex ! Ici, c'est chez moi ! Même si tous les miens ont disparu, on ne m'arrachera pas mon enfance, mes souvenirs ! Soudain, j' imagine la tête d'Alex lorsque l'huissier va venir l'expulser pour que je reprenne mon bien, dont je suis à présent le seul héritier ! Une irrépressible envie de rire me saisit alors et je ris, je ris à m'en couper le souffle, je ris comme je n'ai pas ri depuis des années ! Je reprends mon sac à dos et le chemin vers la ville : demain l'office notarial sera ouvert. La vengeance est à portée de ma main...

Marie-Thérèse Laborde

* * * *